

La Grande Guerre dans la mémoire britannique au temps du centenaire

1920 – 2014

Gerhard Hirschfeld

Professeur à l'Université de Stuttgart



Pas de doute : pour les Britanniques, qu'ils soient anglais, écossais, gallois ou nord-irlandais, la Première Guerre mondiale a été, et demeure, la Grande Guerre « The Great War ».



Shepway, Co. Kent, Angleterre

Il y a plusieurs raisons à cela :

- Les pertes énormes subies par le pays entre 1914 et 1918 : près de 900 000 soldats tombés (en prenant en compte ceux des dominions et des colonies), environ 1,6 millions d'invalides de guerre à long terme, mais également des milliers de civils, embarqués comme passagers sur des bateaux coulés par des torpilles allemandes ou victimes des attaques de zeppelins. Le nombre de morts et de blessés est deux fois supérieur à celui de la Seconde Guerre mondiale (271 000 soldats et 62 000 civils, il est vrai sans les colonies et les anciens dominions). Même en comptant ces nations (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud et Inde, qui ont perdu environ 100 000 soldats dans la Seconde Guerre mondiale), le nombre de tués n'atteint pas la moitié de celui de la Première Guerre.

- Parmi les soldats tombés, les membres des classes moyenne et supérieure (et notamment de la « bourgeoisie éduquée ») étaient proportionnellement surreprésentés ; le taux de perte, chez les officiers britanniques, majoritairement originaires de ces classes sociales, a été deux fois plus haut que chez les hommes du rang ; parmi les étudiants d'Oxford et de Cambridge, volontaires pour la plupart jusqu'à l'introduction de la conscription début 1916, et presque tous officiers, près d'un cinquième est mort. Il suffit de regarder les *rolls of honour* des universités britanniques, avec les noms des étudiants tombés pendant les deux guerres mondiales.

- La « Grande Guerre » a fait l'objet, plus qu'aucune autre époque de l'histoire britannique, d'innombrables représentations littéraires et médiatiques. Cette production a commencé dès le conflit et surtout après sa fin, avec des écrivains et poètes comme Rupert Brooke, mort en 1915 (*If I should die, think only this of me: / That there's some corner of a foreign field / That is forever England*¹), Isaac Rosenberg, mort en 1918 (*Dead Man's Dump*), Wilfred Owen, mort en 1918, (*Dulce et Decorum Est*), Siegfried Sassoon (*Memoirs of an Infantry Officer*), Robert (Ranke-)Graves (*Good Bye to All That*²). Les

¹ *Si je meurs, ne retenez de moi / Qu'il est un coin de champ étranger / Qui à jamais sera l'Angleterre* (traduction collective révisée par Nicole Vallée, *Si je meurs... 1914 et autres poèmes*, Paris, Bartillat, 2003)

² *Adieu à tout cela*, traduit de l'anglais par Robert Pépin, Paris, Autrement, 1998.

jeunes intellectuels qui avaient survécu à la guerre se sentirent trahis par l'*establishment* – ils furent la « lost generation ». Pourtant – et peut-être même d'autant plus – leurs œuvres sont aujourd'hui de grands classiques de la littérature de langue anglaise (ainsi, tous les auteurs cités font partie des lectures obligatoires dans les écoles anglaises). L'intérêt littéraire pour la Première Guerre mondiale s'est perpétué jusqu'à nos jours. Ainsi, la trilogie de l'écrivain Pat Barker (commencée en 1991) ou *Birdsong*, de Sebastian Faulks (1993)³, ne comptent pas seulement parmi les meilleurs romans grand public que tout le monde doit avoir lus : les deux figurent au programme du baccalauréat anglais (*A-level*). Il en est de même du traitement médiatique de la Première Guerre mondiale : depuis des décennies – et pas seulement en 2014 - aucune chaîne de radio ou de télévision ne s'est davantage intéressée à la guerre que la « bonne vieille tante Beeb », la BBC. En 1964 déjà, à l'occasion du cinquantième du début de la guerre, la BBC diffusa une série en 26 épisodes, « The Great War », qui fascina de très nombreux téléspectateurs, par son ampleur et sa richesse de détails (davantage que par son exactitude historique).

- La mémoire de la Première Guerre mondiale est également, avant tout, une mémoire familiale (Jay Winter). Cette particularité est due notamment au nombre élevé de victimes, évoqué plus haut, qui a concerné de nombreuses familles, ainsi qu'au fait que jusqu'en 1916, l'armée britannique était composée de volontaires, recrutés principalement dans les communautés locales (et formant ce que l'on a appelé les *Pals-Battalions*). Ainsi, la mémoire de la Grande Guerre en Grande-Bretagne est entretenue en premier lieu dans le contexte local, dans les villages et les villes, ce qui confère aux familles un rôle tout particulier.

La politique a aussi joué un grand rôle dans le profond enracinement de la Première Guerre mondiale au sein de la mémoire collective. Le plus ancien musée sur la Grande Guerre, qui est aussi sans doute le plus connu à

³ *Les chemins de feu*, traduit de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, Paris, Pocket, 1999

l'international, l'*Imperial War Museum* de Londres, doit son existence à une décision gouvernementale. Marqué par les pertes effroyables sur la Somme en 1916 et dans les Flandres, le cabinet de guerre dirigé par le Premier ministre Lloyd George décida en mars 1917 de former un comité de conservateurs de musées, d'historiens et de fonctionnaires du War Office, en vue de la fondation d'une institution d'abord entièrement britannique, un *National War Museum*. Le projet souleva bientôt une forte résistance du côté des dominions. En raison de l'importante contribution des soldats d'outre-mer, venus notamment d'Australie, de Nouvelle-Zélande, du Canada et d'Afrique du Sud, le comité décréta finalement que le futur musée serait une institution dédiée à tout l'empire, un *Imperial War Museum*. D'autres réflexions, évoquant la possibilité de faire du musée un lieu de commémoration nationale de la guerre mondiale, n'ont pas été menées à bien. La Chambre des communes décida plutôt de l'érection d'un cénotaphe (en grec : tombe vide) conçu par Sir Edwin Lutyens. Cette colonne commémorative s'élève à environ 800 mètres de Westminster, où repose un « unknown warrior » (un *guerrier* inconnu).



Cénotaphe et tombe du soldat inconnu, Londres

Ces deux lieux de mémoire – la sépulture chrétienne dans l'église de la classe supérieure britannique, ainsi que le cénotaphe pré-chrétien mais

particulièrement aimé par la population – reçurent le 11 novembre 1920 leur forme et leur signification définitives. L'*Imperial War Museum* est devenu un lieu d'organisation d'expositions permanentes et temporaires, visant à préserver la mémoire de la Grande Guerre chez les contemporains et à informer les générations futures sur les événements de l'époque. Il est aussi un lieu d'archives historiques et de recherche, qui a contribué de façon significative à la formation de la mémoire britannique. Aujourd'hui encore, le cénotaphe accueille les cérémonies annuelles de commémoration des morts des deux guerres mondiales. Jusqu'en 1938, la cérémonie eut lieu le 11 novembre (Armistice Day) à 11 heures, jour et heure exacts de l'armistice de 1918, toujours en présence du monarque ; depuis, la commémoration nationale est fixée au dimanche suivant le 11 novembre.

Bien que la Deuxième guerre mondiale (décrite par le Premier ministre Churchill comme *Their Finest Hour*) ait été une lutte pour l'existence et l'honneur du pays, menée contre une Allemagne hitlérienne supérieure en force, la Première Guerre mondiale est restée « The Great War ». Elle a continué à constituer le cadre de référence du sentiment national et collectif, ainsi qu'un lieu de mémoire intellectuel et sémantique.



Tombes britanniques de la Première Guerre mondiale

–

Soldats britanniques dans la guerre d'Irak, 2003

Les tombes des soldats britanniques portent, aujourd'hui encore, jusqu'en Irak et en Afghanistan, des inscriptions datant de la Première Guerre mondiale

(comme « Their name lives for evermore » , « We shall remember them » ou « A soldier known unto God »), des épitaphes rédigées pour la British War Graves Commission par le poète Rudyard Kipling, dont le fils était tombé en 1915. Kipling, peu suspect d'être hostile à la guerre, commenta la mort de son fils avec ce vers devenu célèbre « If any question why we died, tell them, because our fathers lied » (« Si quelqu'un veut savoir pourquoi nous sommes morts, dites-leur : parce que nos pères ont menti »).

Aucun homme politique ou présentateur de télévision britannique n'oserait se montrer dans les deux premières semaines de novembre sans son *poppy* (coquelicot) en papier, cette fleur qui pousse sur les champs de bataille des Flandres et de la Somme, devenue, par sa couleur rouge, le symbole de la mort en masse des soldats. Chaque année, la British Legion, association d'anciens combattants, propose ces *poppy flowers* rendues célèbres par le poème du Canadien John McCrae: « In Flanders fields the poppies blow / between the crosses, row on row (...)/ If ye break faith with us who die / We shall not sleep, though poppies grow / In Flanders fields⁴. »



L'installation des *poppy flowers* à la Tour de Londres, qui a reçu la visite de la reine, 2014

L'année dernière, à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, plus de 2 000 volontaires ont disposé 888 246 *poppy flowers* en céramique autour de la Tour de Londres (une pour chaque soldat mort du

⁴ Dans les champs de Flandres les coquelicots fleurissent / Entre les croix, rang après rang (...) / Si vous nous trahissez, nous les mourants / Nous ne pourrions dormir, bien que les coquelicots poussent / Dans les champs de Flandres.

Commonwealth) – une installation très impressionnante, qui a été vue par près de cinq millions de visiteurs entre le 5 août et le 11 septembre, dates elles aussi symboliques.

Que s'est-il passé en 2014 en Grande-Bretagne ? Malgré son impact médiatique et public, le centenaire aurait été une année de commémoration relativement « normale » selon les critères britanniques, si le gouvernement conservateur ne s'était pas mis en tête de faire de l'événement le cas test d'une nouvelle mémoire nationale. Le 11 octobre 2012, lors d'un discours prononcé à l'*Imperial War Museum* – le choix du lieu ne devait rien au hasard – le Premier ministre David Cameron a expliqué qu'il fallait créer « un héritage culturel et pédagogique durable », pour « s'assurer que le sacrifice et le dévouement (des Britanniques) d'il y a un siècle restent dans les mémoires cent ans encore ». Pour cela, il serait nécessaire d'après le Premier ministre de mettre en place une commémoration véritablement nationale (« truly national commemoration »). Cameron a insisté sur le récit national (« we » et « us »), les termes de « sacrifice » et de « service », tout en intégrant dans le souvenir les soldats des anciens dominions et colonies. Autrement dit : Cameron s'est prononcé pour une commémoration post-impériale, et non post-coloniale, qui aurait pris en compte les développements d'après-guerre dans les colonies. Les autres nations européennes, y compris les anciens alliés de l'Angleterre que sont la France, la Belgique et la Russie, n'ont tenu aucune place dans les projets de Cameron. Pour les cérémonies, les expositions et l'ensemble des commémorations, le Premier ministre a promis de débloquer 50 millions de livres sterling (environ 65 millions d'euros).

Le ministre de l'Éducation du gouvernement Cameron, Michael Gove, a franchi un pas supplémentaire en exigeant, dans un article du *Daily Mail* (en ligne) daté du 2 janvier 2014, un plus grand hommage public et scolaire au sacrifice des soldats britanniques de la Première Guerre mondiale, qui avaient combattu la barbarie allemande : « L'impitoyable darwinisme social des élites allemandes, leur conception sans pitié de l'occupation, leurs buts de guerre

expansionnistes et leur mépris des règlements internationaux rendaient la résistance plus que justifiée. »



Oh! What a lovely war (1969) et *Blackadder Goes Forth* (1989)

Selon le ministre, la responsabilité de la vision antipatriotique de la guerre mondiale dans la culture et l'éducation britanniques incomberait aux séries télévisées qui ont ridiculisé pendant des décennies les militaires, comme *Blackadder* de Roan Atkinson, ou aux films critiques, comme *Oh, what a lovely war* (1969)⁵, de Richard Attenborough ; la version scénique de ce dernier a été montée dès 1963. Dans le même article, Gove s'est prononcé avec véhémence contre une telle interprétation « universitaire de gauche », pourvoyeuse de mythes (il a notamment désigné ici l'historien et professeur Regius de Cambridge Richard Evans) et a demandé une réévaluation historique du rôle du commandant en chef Douglas Haig. Selon lui, Haig n'aurait en aucun cas été le « boucher brutal » envoyant ses soldats se faire massacrer, comme lors de la bataille de la Somme, tel que certains historiens

⁵ *Ah Dieu ! Que la guerre est jolie.*

(« de gauche ») le voient aujourd'hui, mais un chef patriote (« patriotic leader »), qui se serait sincèrement efforcé de comprendre la complexité de la conduite d'une guerre moderne (« grappling honestly with the complexity of modern warfare »). Le ministre s'était déjà fait remarquer par des interventions saugrenues sur les programmes scolaires, et les réactions des collègues britanniques ont oscillé entre l'incrédulité et l'amusement face à une ignorance et à une rigidité idéologique aussi flagrantes. Même les historiens dont s'était réclamé Gove pour sa critique de l'interprétation « universitaire de gauche », comme Margaret MacMillan (Oxford), se sont vus dans l'obligation de rectifier ses invectives. MacMillan, historienne reconnue de la guerre mondiale, (*The War that ended Peace: The Road to 1914*, 2014⁶), a fait remarquer à Gove que les soldats britanniques ne s'étaient en aucun cas battus pour la liberté qu'il supposait, mais – comme les soldats d'autres nations, y compris les Allemands – croyaient à une guerre défensive. Il est devenu évident quelques jours plus tard que le règlement de compte public de Gove avec les historiens « universitaires de gauche » n'était pas uniquement l'idée fantaisiste d'un Tory avide d'attention. Dans sa chronique hebdomadaire du journal conservateur le *Telegraph* (le 6 janvier), son camarade de parti, l'excentrique maire de Londres Boris Johnson, s'est attaqué à « la malhonnêteté intellectuelle de la gauche (britannique) », qui se refuserait à reconnaître dans la Première Guerre mondiale, avec toutes ses horreurs meurtrières, le « résultat de l'expansion et de l'agression allemandes » : « L'Allemagne a déclenché la Grande Guerre, mais la gauche ne supporte pas de le reconnaître ». D'ailleurs, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'Hitler ait suivi presque le même plan que le Kaiser : « D'abord faire tomber la France et les Pays-Bas, puis s'attaquer à la Russie ». D'innombrables Britanniques, soldats et civils, auraient ainsi perdu la vie dans les deux guerres mondiales pour contrecarrer ces ambitions délirantes (« deranged ambitions ») : « Au fond, ils se battaient du bon côté et il ne devrait pas être interdit de le rappeler ». Voilà pour la leçon

d'histoire du maire de Londres à l'occasion du début de l'année commémorative 2014.

Ces positions esquissées – avec d'un côté, la tentative politique d'instrumentalisation de la commémoration, de la part du gouvernement conservateur, de l'autre les débats intellectuels et spécialisés sur les causes, les caractéristiques et les conséquences de la guerre mondiale dans la société britannique – ont été l'élément clé du centenaire, qui a aussi donné lieu, comme dans les autres pays européens, à d'innombrables cérémonies commémoratives, représentations théâtrales, installations, expositions, colloques, conférences et lectures publiques.

11 February 2014 Last updated at 19:32 ET [Share](#) [f](#) [t](#) [m](#) [d](#)

1914 2014
WORLD WAR ONE
AT HOME
BBC
1918 2018

World War One: 10 interpretations of who started WW1



BBC 2014

La BBC s'est engagée en mettant très tôt l'accent sur le sujet, à travers un site dédié, actualisé toute l'année (et pour les années à venir), ainsi qu'à travers une sélection de programmes et de contributions de toutes ses chaînes de radio et de télévision. J'ai moi-même collaboré à plusieurs projets de la BBC, entre autres à une enquête parmi les historiens/historiennes *World War One: 10 interpretations of who started WW1* (avec notamment la participation de Sir Max Hastings, Sir Richard Evans, Heather Jones, John Röhl, Sean McMeekin, Annika Mombauer et David Stevenson). Curieusement, l'auteur du

livre *The Sleepwalkers*⁷, l'historien de Cambridge Christopher Clark, n'a pas été invité, pourtant j'ai eu l'impression que ses thèses étaient constamment présentes. Elles ont d'ailleurs été reçues de façon beaucoup plus critique par les collègues britanniques interrogés que dans la « corporation » allemande. De même, les *Somnambules* ont connu un accueil plutôt réservé dans le public britannique. L'engouement suscité par ce livre en Allemagne depuis l'automne 2013 a parfois suscité une certaine incompréhension chez mes interlocuteurs britanniques. Les nombreuses interviews que j'ai données à des journalistes britanniques l'année dernière, n'ont pas montré la survivance du proverbial *bias* anglais, l'ancien parti pris contre l'Allemagne.



Affiche britannique 1919/1920

Au contraire, les questions de la plupart des intervieweurs anglais témoignaient d'une curiosité et d'une ouverture intellectuelles face à la recherche récente sur la guerre, que j'aurais aimé retrouver dans certains media allemands. Malgré cela, la persistance, parfois, de certaines interprétations britanniques traditionnelles et de points de vue insulaires – comme la justification toujours présente de l'entrée en guerre : sans la « poor little Belgium » (donc sans l'invasion allemande de la Belgique le 4 août), la

⁷ *Les Somnambules*, traduit de l'anglais par Marie-Anne de Béru, Paris, Flammarion, 2013.

Grande-Bretagne n'aurait pas été obligée de déclarer la guerre à l'empire allemand – n'a rien de surprenant. Ce type de conception est moins présent dans les écoles (comme le montre une lettre qui m'a été adressée par des lycéens du Nord de l'Angleterre et aborde avec beaucoup de nuances les causes de la crise de juillet), mais prédominante parmi une partie des conservateurs et de l'*establishment* libéral anglais.



Reform Club: bibliothèque et fauteuil de Herbert Asquith

J'ai pu m'en convaincre il y a peu, lors d'une discussion suivant ma conférence au « Reform Club », riche d'une longue tradition libérale. La présence pendant ma présentation, à côté du pupitre, du fauteuil club (vide !) du Premier ministre de 1914, Herbert Asquith – fauteuil qui a été salué avec vénération par le président du Reform Club – témoigne des bizarreries de l'âme anglaise – même et surtout en cette année de commémorations 2014.



Traduit de l'Allemand par Anne-Sophie Anglaret